

Extraits du carnet de route de Ludovic Preyssat.

86^{ème} Régiment d'Infanterie, 7^{ème} compagnie, 4^{ème} section

Début des hostilités. Semaine avant la déclaration de guerre

Le dimanche 26 Juillet.

Il commence à se murmurer que la Serbie et l'Autriche n'étaient pas en bonne relation et que la Russie défendait à l'Autriche tout acte de violence contre la Serbie.

La France et l'Allemagne ne tardaient pas à passer chacune de leur côté. Jusqu'au mercredi un jour les journaux disaient que les pourparlers étaient dans de bonnes voies, un autre jour en allait plus mal. Tout cela ne m'avait encore guère attiré mon attention. Depuis quelques années, c'était souvent que pareil incident survenait.

Voilà que le mercredi à midi, les hommes qui étaient en permission agricole reçurent l'ordre de rejoindre immédiatement leur corps. Cet événement me fit comprendre qu'il y avait quelque chose de grave.

Enfin le jeudi, la situation paraissait un peu meilleure, les journaux donnaient de bonnes nouvelles. Le vendredi se passa ainsi. Mais après la soupe de dix heures, je fus surpris par la visite de mon père, ce qui m'annonça que la guerre était presque inévitable. Les chevaux étaient réquisitionnés dans les campagnes et il se faisait du mauvais sang. Pour le moment, je ne pouvais pas y croire. J'ai passé un moment avec lui et j'ai été obligé de le quitter pour aller à un exercice de téléphone. J'avais le cœur bien gros, surtout de le voir dans une si grande tristesse.

SAMEDI 1^{er} AOÛT 1914

Le samedi matin, nous reçurent l'ordre de nous préparer à une revue de mobilisation, ce qui nous fit un mauvais effet et nous nous doutions bien que ce serait la véritable. Après la soupe, nous firent nos paquets et les remirent au magasin et ce fut pour toujours. Il se parlait beaucoup que la guerre était maintenant inévitable.

A trois heures du soir, nous entendirent la sonnerie du clairon et le glas funèbre des cloches. C'était la mobilisation qui était annoncée. Cette nouvelle nous fit frémir et comprirent qu'il allait se passer quelque chose de terrible.

Le samedi étant marché au Puy, une fois que les gens eurent aperçus les affiches, la caserne fut bientôt envahie par les civils pour venir dire adieu à ceux qu'ils connaissaient. Il arriva un ordre de ne laisser entrer personne. A mesure que les parents arrivaient, nous sortions dehors pour leur causer.

DIMANCHE 2 AOÛT

Une partie de la journée fut employée aux préparatifs de notre départ. Nous quittèrent la caserne pour aller cantonner dans le couvent Ste Marie, Route de Vals, pour débarrasser les chambres de manière à pouvoir recevoir les réservistes. Le soir nous purent sortir en ville.

LE LUNDI 3 AOÛT

Dès la première heure, les réservistes commencèrent à arriver. Ils étaient habillés immédiatement. Nous autres, nous ne faisons grand chose. Tout était prêt. A midi, je fus de service à la mairie, tout se passa bien. La journée fut calme. Le soir, il y eut une manifestation dans la rue Cadelade. Un individu aurait poussé des cris de vive l'Allemagne et l'Autriche. Nous furent appelés aussitôt pour remettre l'ordre. Ce fut avec beaucoup de peine. Les gens l'avait cerné et lui aurait fait du mal. La population était exaspérée. Cet individu fut conduit au commissaire qui lui fit subir un interrogatoire. Le restant de la nuit fut calme.

MARDI 4

Nous furent relevés du poste et allèrent nous reposer dans notre nouveau cantonnement. Nous sortions en ville comme nous voulions. Notre vie était beaucoup moins dure qu'avant la mobilisation, nous rentrions à l'heure qui nous faisait plaisir.

MERCREDI 5

Ce jour là, ce fut le jour de notre départ. Nous galopèrent dans les rues du Puy toute la journée. Le 1^{er} bataillon, son départ était fixé pour 19 heures. J'ai été le voir partir, mais il ne fut pas embarqué que la pluie commença à tomber averse. Les gens jetaient des fleurs sur son passage.

A 23 heures, ce fut mon tour, la pluie tombait toujours, les rues étaient inondées, et pour franchir la rue pour aller à la gare, nous avions de l'eau jusqu'aux genoux. La foule grossissait malgré le mauvais temps et elle nous acclamait sur notre passage. Nous furent obligés d'attendre quelques instants pour rentrer dans les wagons, nous étions mouillés jusqu'aux os. Notre voyage dura presque 72 heures, nous voyagions dans des compartiments à bestiaux et étions les uns sur les autres. Dans beaucoup de gares, nous avions un peu de café qui nous attendait.

A Monceaux les mines, les gens nous offrirent du vin et d'autres friandises. IL y en avait qui s'étaient enivrer et faisaient un vacarme épouvantable! Ils hurlaient à Berlin à Berlin, la tête à Guillaume !

Ils ne se rendaient plus compte de ce qui les attendaient. Mais j'avais gardé tout mon esprit et voyait bien à peu près ce qui allait se passer. Je n'étais pas le seul, il y en avait même qui se démoralisaient. Deux s'élancèrent en dehors du train.

DIMANCHE 9 AOÛT

Gare de Darnieulles.

Nous voici arrivés à notre gare de débarquement. Il fait une chaleur épouvantable. Nous avons fait une quinzaine de kilomètres pour aller cantonner dans un village qui s'appèle Madone¹. Nous y avons séjournés pendant deux jours, le troisième au matin, nous sommes partis plus loin.

Dans ce village, quoique très loin de l'ennemi, nous couchions équipés, prêt à une alerte. Dans la journée, nous allions à l'exercice pour remettre les réservistes au courant des principaux mouvements. La chaleur était terrible. Pendant ce séjour, nous apprirent que les Allemands se battaient avec la Belgique et que les Belges leurs opposaient une résistance acharnée.

¹ Lire *Madonne*.

MERCREDI 12 AOÛT

Nous quittèrent ce cantonnement pour nous approcher de l'ennemi. La marche fut terrible. Nous passèrent à Taon², à la sortie de cette ville, les hommes tombaient exténués de fatigue, surtout les réservistes. Nous firent une grande halte, pendant ce temps la chaleur tomba un peu et nous purent finir d'arriver. Nous couchèrent encore dans un village. A notre arrivée, une femme nous prépara des frites et une salade qui nous fit du bien.

JEUDI 13 AOÛT

Nous quittons ce petit village pour aller plus loin. Les troupes qui étaient à la frontière étaient trop faible, elles ne pouvaient plus résister. Nous cantonnèrent à Rambervillers. Vers 10 heures du soir, il y eut une alerte, mais fausse alerte, l'ennemi était signalé aux environs de la ville. Nous passèrent une partie de la nuit dehors sans ne rien apercevoir. Mais la veille, il manquait beaucoup des hommes qui étaient pour aller manger dans la ville, la misère commençant à se faire sentir, et n'ont que rejoint le lendemain avant le départ.

VENDREDI 14 AOÛT

Au levé du jour, nous partons en avant, cette fois l'ennemi n'était pas loin, nous avançons avec précaution. A midi, nous étions dans la jolie petite ville de Baccarat qui en ce moment a un aspect tout à fait agréable. Les Allemands sont très prêts. En sortant de la ville, nous sommes intercalés avec les batteries d'artillerie en cas d'une surprise. Le premier et troisième bataillons commencent ce soir là à essuyer des coups de fusil mais n'ont pas de pertes sérieuses.

Mais un triste spectacle nous attendait, nous avons vu de nombreux cadavres du 17^{ème} Chasseur à pied, ils étaient en débâcle. Les uns avaient un calot, les autres des chaussures de repos et beaucoup parmi eux avaient abandonné leur sac.

SAMEDI 15

Mon bataillon est désigné comme soutien d'artillerie. Nos 75 vont se dissimuler dans les broussailles. Cette fois l'ennemi ne se trouvant pas en force se décide à reculer. Les 77 allemands n'ont aucune précision, et nos 75 leur imposent silence. Notre avance est rapide s'en subir de grosses pertes. Pendant cette journée, nous avançons d'une quinzaine de kilomètres.

Cependant vers 15 heures, nous commençons à voir des morts du 38^{ème}, mais ils n'étaient pas nombreux.

La nuit venue, nous couchons à la belle étoile au milieu d'un champ et creusons une tranchée au cas où l'ennemi veuille attaquer. Pendant les quelques heures qui restaient, après avoir effectué ce travail, nous avons essayé de nous endormir. Le sommeil n'a pas été long à venir, nous étions exténués de fatigue.

DIMANCHE 16

Au levé du jour, nous repartons et mon bataillon est toujours soutien d'artillerie. Le 92, le 121, 105

² Lire *Thaon*.

et 139 sont en avant et poussent les Allemands, mais subissent quelques pertes. Ce jour-là, nous trouvons toutes sortes d'affaires de l'ennemi. Bottes, sacs, même des cadavres que l'ennemi n'avait pu enlever. A midi, nous nous arrêtons dans un champ, là, il y avait l'artillerie, chasseur à cheval. La faim commence à nous torturer. C'est là que j'ai commencé à manger des carottes crues, elles n'étaient pas trop appétissantes. Vers 14 heures, nous repartons, le troisième bataillon était en avant garde et a poussé la charge en arrière de Cirey. Il a fait de nombreux prisonniers et a pris 2 canons aux Allemands, mais là aussi, il a éprouvé des pertes surtout en officiers. La pluie tombait. En passant dans Cirey nous croyons y coucher, mais il n'y a pas de place pour nous, nous avons marché jusqu'à 8 heures du soir, il faisait noir. Finalement, nous nous sommes arrêtés dans un grand bois, mouillés de pluie et de sueur. Nous ne savions comment faire, rien pour nous abriter, impossible d'allumer du feu, le bois n'étant pas sec ne voulait pas s'allumer. Après avoir essayé plusieurs fois, nous avons décidé d'aller à la recherche d'un peu de bois sec, mais nous ne savions où nous diriger. Enfin, nous avons trouvé une cabane qui nous a permis d'allumer un peu de feu et de faire sécher nos effets.

Ce jour-là, j'ai commencé à sentir les horreurs de cette guerre, être sans abris, abandonné au milieu d'un bois, ne sachant où passer. Les uns s'endormaient malgré le mauvais temps et en se réveillant ils faisaient claquer les dents.

Avant notre départ, nous burent un peu de café qui nous fit du bien mais n'avions rien mangé.

LUNDI 17

Il n'était pas encore jour que nous repartions. Aujourd'hui, c'était le jour de mon bataillon de passer en tête. Le troisième avait couché à Bertram Bois³, village situé à 1 kilomètre de la frontière. Là, nous passons en tête. Les chasseurs à cheval fouillaient les bois, ils se rencontrèrent avec l'ennemi. Cette rencontre fut signalée immédiatement. Le commandant pris ses dispositions pour éviter toute surprise. Des patrouilles furent lancées pour reconnaître exactement les forces de l'ennemi. Une fois sorti de ce petit village, nous fûmes bientôt à la frontière. Là, il y avait 2 poteaux, un écrit en allemand, l'autre écrit en français. Rien que ces deux insignes firent changer nos visages, ça nous fit une impression.

Tout à coup, dans le bois, il apparut 2 chasseurs à cheval qui avaient 2 prisonniers. Ils nous annoncèrent que les Allemands fuyaient. En effet, nous eûmes pas de peine à rentrer. Notre intention était qu'il allait se passer quelque chose avant de nous laisser mettre les pieds en Allemagne, mais ils savaient bien ce qu'ils faisaient.

A midi, nous rentrions dans le premier village d'Alsace, les gens nous recevaient très bien, mais ce qui n'empêche pas qu'il y avait des espions. Dans ce village, malgré qu'il eût été dévalisé par les Allemands, nous purent trouver à acheter quelques provisions. Principalement du pain, il y avait 2 jours que j'en avais pas goûté. J'y achetais aussi 3 paquets de tabac de 100 G à 0,30 centimes le paquet, nous manquions de tout.

Vers 3 heures du soir, nous nous portons un peu plus en avant. Là, il y avait un petit village, notre entrée fut plus brillante encore que dans l'autre. Une jeune fille vint offrir un bouquet à notre capitaine. Enfin, nous nous installons dans le village. Les gens faisaient de leur mieux pour nous contenter, pour moi, je crois que c'était plutôt la peur qui les faisait agir ainsi que la bonne volonté.

³ Lire Bertrambois.

A la tombée de la nuit, ma section fut de garde à un pont qui se trouvait à la sortie du village du côté de l'ennemi, il n'y avait rien pour nous abriter, mais nous construisîrent un abris à l'improvisiste avec de la paille qui pouvait nous préserver un peu de la pluie. En effet, dans le milieu de nuit elle tombait averse.

Cependant, le lendemain matin, les distributions de vivre arrivèrent, nous purent manger un peu avant de repartir. Malgré que le repas fut rustique, nous étions content, il y avait longtemps que nous avions rien manger.

MARDI 18

Après avoir mangé, nous nous remettons en marche. L'étape ne fut pas très longue ce jour-là et nous eurent pas grand incident. Nous couchons dans un autre village, la pluie tombait toujours. Ils circulaient beaucoup de préjugés, les balles allemandes ne valaient rien et ils y en avaient même qui disaient qu'ils n'avaient que peur de n'avoir pas le temps de tuer un Allemand avant que la guerre soit finie.

MERCREDI 19

Cette fois nous repartons avant le jour mais ne trop où aller, tantôt un ordre arrivait d'avancer, tout à coup il fallait faire demi-tour. Enfin, finalement nous avons avancé, les fusils crépitaient un peu en avant de nous. Cette fois, l'ennemi était plus tenace, ses renforts s'approchaient. Les routes étaient encombrées par l'artillerie, la marche était lente. Un peu chaque fois, nous nous approchions de la bataille. Les rimailots⁴ commencèrent le bombardement de Sarrebourg. Cette nuit nous couchèrent en alerte dans un village qui s'appelait Nêtting⁵. J'ai couché dans l'église, dans les maisons il n'y avait pas de places.

JEUDI 20, terrible journée.

Le matin, nous allons nous cacher dans un bois pour que les avions ennemis ne nous aperçoivent pas. Ce matin, d'autres régiments attaquaient Sarrebourg. Il se faisait un carnage épouvantable, nos troupes pénétraient dans la ville et en furent chassées pendant 3 fois, le canon et les fusils faisaient rage.

Pendant ce temps, nous étions en réserve, faisons cuir des pommes de terre à l'eau car nous n'avions rien à manger.

Vers 10 heures, nos troupes durent se replier et mon bataillon fut appelé aussitôt. Le Colonel rassembla les officiers du bataillon. Après cette courte réunion, notre Capitaine nous dit que le deuxième Bataillon était désigné le premier pour aller à l'attaque et que si nous étions obligés d'y aller à la baïonnette de ne pas avoir peur. Ces quelques paroles nous firent comprendre que dans un moment, il n'allait pas faire beau temps pour nous.

En effet, nous voilà partis à travers champs et rencontrions beaucoup de blessés du 16^{ème} d'infanterie ; triste chose à voir. Les uns revenaient s'appuyant sur leur fusil, les autres étant blessés trop gravement restaient immobiles sur le terrain au milieu de la mitraille. Cette perspective commençait à nous impressionner.

Nous étions à peine sortis du bois que nous étions aperçus par l'artillerie ennemie, mais les obus

⁴ Lire *Rimailho*.

⁵ Lire *Nitting*.

éclataient trop haut et nous faisaient pas de mal. Leurs grosses pièces dirigeaient leurs tirs sur nos 75 qui faisaient d'énormes ravages sur leur infanterie.

Nous étions intercalés avec des chasseurs à pied pour nous entraîner.

A la corne d'un bois, un Caporal tombe frappé mortellement par une balle. Il fut la première victime de ma compagnie.

D'un bond, nous arrivons derrière la ligne de chemin de fer qui nous protège un peu et en profitons pour nous reposer un moment. Nous étions essoufflés, mon Capitaine nous disait quelques mots pour nous encourager.

Le commandant fit signe qu'il fallait avancer. Nous nous élançons dans cette plaine, nous couchant de temps à autres pour reprendre haleine. Nous voici arrivés devant le village d'Aise⁶ que nous avons pour mission d'enlever aux Allemands. Nous cernons le village, mais déjà les Allemands l'avaient évacué. Cependant, la 8^{ème} compagnie fit quelques prisonniers.

A ce moment, c'était une fusillade et un bombardement épouvantables. Toutes les maisons étaient incendiées par les obus. Nous eurent un petit moment de répit, probablement qu'il fallait que l'ordre arrive pour avancer plus loin.

Voilà que tout à coup il fallut passer un pont et se porter en avant. L'ennemi occupait une crête, au devant, c'était une immense plaine. Il y avait des mitrailleuses de braquées sur le pont, c'était très difficile pour le traverser. En dernier, les cadavres auraient presque obstrués le passage. L'artillerie ennemie y tirait aussi pour faire sauter le pont. Dans cette plaine, nous étions criblés par les balles et les obus rien pour nous abriter même d'une balle. Un de mes camarades avait presque perdu la tête et faisait des manèges d'arme au milieu des rafales de balles et d'obus. A mesure que nous avançons, nous étions fauchés par le tir des mitrailleuses. Heureusement, la nuit arriva, leur tir n'était pas aussi précis.

Enfin, nous avancèrent très prêt des Allemands et arrivés à ce point, nous reculèrent chacun de notre côté.

Mais les pertes avaient été énormes. Il était 10 heures du soir, la nuit était noire, nous étions affolés. Le désordre était complet. Chacun se suivait de son côté. Le commandement manquait, une grande partie de nos chefs avaient été morts ou blessés. Tous les régiments qui avaient pris part à la bataille étaient mélangés, 98, 16, 86, 38.

Je me retrouve avec quelques uns de mon Bataillon. Le terrain été couvert de cadavres.

J'ai retrouvé un de mes camarades qui était blessé à une jambe, je l'ai aidé à regagné le village qui brûlait, il s'y trouvait une infirmerie et a été soigné immédiatement mais le lendemain a été fait prisonnier.

Mon bataillon était réuni, les pertes étaient énormes, 750 hommes du régiment étaient hors de combat.

La faim et la soif me torturaient. Dans ce village qui n'était plus qu'un brasier, j'y ai trouvé du vin et de la confiture, mais le pain manquait. Après avoir mangé un peu, nous nous sommes couchés et le sommeil n'a pas été long à venir.

J'ai été content, le même soir j'ai trouvé ceux du pays, Pyreyre, Pagès. Nous nous sommes endormis aussi tranquilles que si les Allemands avaient été à 100 kilomètres. La nuit a été très calme.

⁶ Lire Hesse.

VENDREDI 21

Retraite précipitée. Les corps qui étaient à notre droite et à notre gauche battaient en retraite le jour avant, 8^{ème} et 14^{ème} corps.

Avant que le jour apparaisse, nous quittons ce village. Une fois rassemblés, le Ct donna l'ordre de nous déployer dans les champs. Nous nous trouvions à proximité du champs de bataille de la veille. De nombreux blessés n'avaient pu être ramassés, ils appelaient au secours, les autres appelaient leur mère. Ces cris de désespoir me faisaient mal au cœur et me faisait frissonner pensant que d'un moment à l'autre je pouvais subir le même sort. Je n'avais aucun espoir de me sortir de cet enfer.

Le Ct reçut un ordre de se replier un peu en arrière dans un bois, l'ordre fut exécuté immédiatement.

Le soleil commençait à apparaître à l'horizon, sa couleur été rougeâtre. On aurait dit que le sang qui s'était versé la veille avait teint sa couleur naturelle.

Nous voici arrivés dans ce bois où le 121^{ème} avait livré bataille. La fusillade crépitait. Le Ct nous donna ordre de manger les vivres de réserves, ceux qui en avaient. Nous eurent à peine achever ce rustique repas que le lieutenant Caillet de la 8^{ème} compagnie en liaison avec le général vint donner l'ordre au Ct de battre en retraite, que nous allions être cernés et fait prisonniers.

A peine nous étions sortis du bois que les batteries de 305 et les forts de Saverne dirigeaient sur nous un feu violent. Les détonations et les trous que creusaient ces obus étaient effrayants. Le désordre fut vite dans nos rangs, le Commandant cria sauve qui peut. Ce fut une course affolée pendant quelques minutes, les uns débouclaient leur sac en courant, les autres s'arrêtaient pour le faire tomber, mais personne ne voulait rester en arrière.

Pendant notre fuite, un obus de 305 autrichien tomba très prêt de nous, la terre me renversa et je dû rester quelques instants à me remettre. Mais quand je fus remis, j'abandonnais mon sac ; les obus tombaient toujours, leur tir était dirigé en ce moment sur un village où passaient presque toute l'artillerie et les fantassins. Moi j'obliquais à droite pour dévier les obus. Une batterie de 75 resta en arrière pour protéger la retraite et arrêter la vague ennemie qui était à notre poursuite. Malgré que mon a... m'ait retardé un peu, j'ai déjà attrapé les autres. Nous voilà devant un canal et pas de pont pour sauter, nous l'avions franchi et avions de l'eau jusqu'au ventre. Le Général de brigade a fait comme nous.

Maintenant les obus commencent à s'arrêter un peu, mais déjà nous avons fait une vingtaine de kilomètres, nous voici de nouveau au premier village après avoir passé la frontière. Nous profitons de ce moment d'accalmie pour nous arrêter sur les bords du village. J'ai profité de ce petit moment pour aller dans le village demander quelque chose à manger, une bonne femme m'a donné trois œufs que j'ai bus immédiatement.

Un peu à notre droite, j'ai aperçut le 121^{ème} qui se rassemblait, j'y suis allé croyant de trouver Armand. J'ai trouvé un de son escouade et m'a dit qu'il avait été blessé ce matin à l'épaule mais très légèrement et qu'il avait pu se sauver comme les autres. Cette nouvelle m'a fait plaisir, je croyais qu'il n'aurait plus participé aux horreurs de cette maudite guerre.

Tout doucement, j'ai été rejoindre mon régiment mais notre repos ne fut pas long. Les marmites commencèrent de nouveau à siffler autour de nous et sur les batteries qui étaient à côté de nous. Il fallait repartir et recommencer notre course affolée. Beaucoup furent blessés en entrant dans un

grand ... à proximité de la frontière.

A 3 heures du soir, nous étions à Bertrand Bois⁷. Ce jour-là, nous firent 40 ou 45 kilomètres et arrivèrent à 10 heures du soir.

Les distributions ne nous arrivaient plus et après cette dure journée, il nous fallut aller nous coucher sans rien manger.

Beaucoup de civils fuyaient avec nous et étaient réduit au même sort que nous. Ils n'avaient rien à manger et couchaient avec nous dans les granges.

La nuit, je dors profondément.

SAMEDI 22 AOÛT

L'adjudant de ma compagnie avait couché avec nous, le matin, il nous rassemble à la première heure. Ayant épuisé nos vivres de réserves, nous ne purent pas même boire une tasse de café. Cependant, la faim nous torturait. A proximité du village que nous couchons, il y avait des prunes et allèrent en manger de bon matin ce qui finissait de nous épuiser.

Enfin, nous nous mettons en route pour aller rejoindre le régiment, nous ne tardons pas à le retrouver. Les compagnies firent l'appel, mais hélas, il y en avait des manquants.

Les Allemands bombardaient le village que nous avions passés la nuit. Ce jour là, la retraite s'effectua en bon ordre, nous étions moins poussés par l'ennemi. Les routes étaient encombrées par l'artillerie, la retraite était lente. Ce jour-là, tout le 13^{ème} corps battait en retraite mais il y avait toujours des éléments qui soutenaient la retraite

Cette fois, nous étions à bout de force, la faiblesse s'emparait de nous. Nous passons la nuit dans un autre village. Beaucoup, épuisés de fatigue et manquant de vivres, commençaient à murmurer. Dans ce village, nous y trouvèrent des poules, des lapins et du vin. Les maisons avaient été abandonnées en toute hâte par les habitants, mais toujours le pain nous manquait. Il y en a beaucoup qui abusaient du vin et s'étaient enivrés.

DIMANCHE 23 AOÛT

Le 23, nous battons toujours en retraite mais en bon ordre cette fois. Toute la brigade marche ensemble. Nous voici arrivés à Baccarat, nous traversons cette ville lentement, nous y rencontrèrent des Chasseurs à pied qui s'étaient reformés.

Après être sortis, nous faisons une grande halte et restons sur place une partie de la journée.

Au soir, ma compagnie était déléguée pour aller aux avant poste. Vers les 10 heures du soir, nous arrivons au point désigné. La fusillade faisait rage. Nous passons la nuit à la belle étoile, il n'y eu rien de nouveau. L'ennemi, malgré qu'il ne fut pas loin, ne s'approcha pas.

LUNDI 24 AOÛT

Pendant la nuit, les distributions à vivres étaient arrivées et dès qu'il fut jour des hommes furent désignés pour aller faire la soupe. L'ennemi aperçut peut être la fumée et l'artillerie y tira immédiatement. Enfin, ils réussirent à faire cuire la viande.

Pendant ce temps, les autres nous avions creusé une tranchée pour nous cacher à la vue de l'ennemi. Le 92 se battait mais il fut obligé de se replier. A 10 heures du matin, nous les

⁷ Lire *Bertrambois*.

apercevions fuir. Nous autres, nous restions toujours à la même place.

Les cuisiniers nous apportent un peu de café et la viande qu'ils avaient fait cuire. Mais tout à coup, nous virent les Allemands qui débouchaient à la crête d'un petit monticule. Nous nous replions sur la route. Il y avait le Colonel, et le Lieutenant Colonel nous attendirent sur la route. La 3^{ème}, 6^{ème} et 7^{ème} Cie reçurent pour mission d'aller empêcher de rentrer les Allemands dans Baccarat.

Mon Capitaine avaient les 3 compagnies sous ses ordres. Nous nous y dirigeons rapidement mais en passant sur la route qui à cet endroit était élevée, nous furent aperçus et subissons un bombardement terrible. Un peu plus bas, le Lieutenant Colonel et le Commandant Major furent blessés mortellement avec 5 ou 6 infirmiers. Les obus nous suivaient toujours, ce soir là, j'ai cru que je touchais à la fin de mes jours.

Nous pénétrons dans un ravin à gauche de Baccarat. De là, nous voyons arriver l'ennemi en masse et lui infligeons des pertes sérieuses mais le Capitaine comprit que tous nos efforts étaient inutiles et qu'il y avait danger de nous laisser contourner en restant davantage à cet endroit, il se décida à battre en retraite, il manœuvra si habilement que nous eurent aucune perte. Il profitait du terrain accidenté pour nous dissimuler et l'ennemi nous perdait de vue.

Ce soir là, nous retrouvèrent le régiment à 4 ou 5 kilomètres de Baccarat.

Tout le régiment s'en allait tranquillement, mais tout à coup un ordre survint, il fallait faire demi-tour. Nous passons la nuit sur la route à la belle étoile.

Baccarat, ville de 9000 habitants.

MARDI 25 AOÛT

Le Colonel et le Général avaient couché avec nous sur la route. L'ordre était donné qu'à tout prix il fallait enlever Baccarat des mains des boches.

Les renforts commençaient à arriver. La nuit, il vint des Coloniaux pour nous renforcer.

Avant le levé du jour, nous voilà partis sur la route pour aller à Baccarat croyant surprendre l'ennemi. Arrivés devant la ville, il fallut nous mettre colonne par 8. Aux issues, il y avait un petit poste ennemi qui se replia aussitôt qu'il nous aperçut. Mais ceux-ci donnèrent cheval. Les précautions avaient été prises la veille, les mitrailleuses étaient placées au clocher, elles nous fauchaient au fur et à mesure que nous avançons. Il fallait avancer quand même.

Le Colonel fut fait prisonnier, le Capitaine de ma compagnie blessé, prisonnier.

Voyant que tout le monde périssait sans pouvoir arriver à les sortir, nous firent demi-tour, la chose était pénible.

Dans les maisons, il y avait des trous où ils s'en servaient pour tirer sur nous. Nous essayèrent encore une fois de franchir le pont mais notre élan fut brisé. Le premier rang était fauché par le tir des mitrailleuses. Sur ce pont, ce n'était plus qu'un monceau de cadavres.

Il fallut nous replier et pendant notre déroute, nous subissons toujours des pertes. Nous nous suivions tous en désordre. Le combat avait été terrible. Dans 35 minutes, il y avait 650 morts ou blessés.

Le Général de Brigade était un peu plus en arrière à proximité de l'artillerie. Arrivé là, il rassembla ceux qu'il pouvait arrêter et nous dit ceci : je ne veux plus voir un écusson du 86 ou du 38, il faut que vous alliez chercher votre Colonel que vous avez laissé. En effet, ceux qui étaient là furent intercalés avec le 38 et allèrent une seconde fois affronter la mort. Cependant, ils réussirent à le délivrer à 9 heures du matin, les pertes furent encore énormes.

A la sortie, j'ai trouvé Arthur, j'ai été content de le retrouver après un si terrible moment. Je n'avais rien à manger, il me donna du pain, une boîte de conserve et du tabac, ce qui me fit bien plaisir. Notre conversation ne fut pas longue, il fallut nous séparer et passer chacun de notre côté.

Maintenant les obus ennemis nous poursuivaient, tout battait en retraite. En passant à la lisière d'un bois, il y avait les chasseurs à cheval qui étaient sabre au clair, prêt à subir le même sort que nous. Cependant, ça n'eut pas lieu, grâce que l'ennemi ne s'avancait pas trop rapidement et que tout le monde avait le temps de se sauver.

Me voilà presque à Rambervillers. Avant d'entrer dans la ville, j'ai trouvé le Lieutenant de la 6^{ème}, était sur la route avec des prisonniers qu'il avait faits dans Baccarat. Il m'a pris pour les rentrer à Rambervillers, nous allons les conduire à la caserne. Puis après, il nous fit toucher des vivres et nous préparons un peu à manger et nous fit un billet pour aller acheter dans la ville ce qui nous faisait besoin.

Les obus commençaient à tomber aux alentours de la ville, il décida qu'il n'était pas prudent de rester là. Il demanda un homme pour seller son cheval, et que nous allions partir à l'arrière. Moi, je fus volontaire. C'était le seul officier du 86^{ème}, à ce moment le régiment était considéré comme anéanti !

Un peu avant de partir, il vint s'ajouter à nous un autre détachement. L'ordre changea, nous restons quelques heures dans champs aux issues de la ville et le soir allèrent coucher à Padoux. Nous y arrivons à 8 heures du soir, la nuit tombait. Dans cet petit endroit, j'ai pu y trouver un litre de vin et du lard, ce qui me fit passer quelques jours.

Padoux, hameau de 500 habitants se trouvant à 3 kilomètres de Rambervillers.

Mercredi 26

Dés la première heure, nous nous levons pour faire cuire la petite ration de viande que nous avons touchée la veille. Nous eurent pas le temps de finir que l'ordre arriva de nous porter en avant, il fallait arrêter l'ennemi à tout prix.

Le régiment ne formait plus qu'un petit bataillon. Nous partons lentement du côté de Roville aux Chênes, traversons Rambervillers, à la sortie j'ai encore trouvé Arthur mais n'ai pu lui causer longtemps. Il fallait suivre la colonne, nous longions un petit ravin et y séjournons pendant 2 heures environ.

La grosse artillerie allemande avait aperçu nos batteries de 75 qui se trouvaient sur la route et dirigeaient sur eux un feu violent.

Enfin, l'ordre arriva de nous porter en avant. Aussitôt sortis, nous furent accueillis par un feu de mitrailleuses et de canons. En utilisant les accidents du terrain, nous réussissons à nous approcher du village et à y pénétrer dedans. Les pertes furent considérables. A 3 heures du soir, l'ennemi contre attaquait et essayait de nous contourner, mais il fut arrêté avec peines par le 16^{ème} et le 121^{ème}. Ce jour-là, je me trouvais avec le drapeau, il fallut faire tous nos efforts pour arriver à le sauver. Nous nous portons un peu à l'arrière, probablement qu'une reconnaissance ennemie avait réussi à s'approcher pendant notre retraite, les balles sifflaient autour de nous. Je fus même obligé de me coucher car elles me passaient très prêt. Un moment après, je repars, le désordre était le plus complet, chacun se suivait comme il pouvait.

Arrivés sur une crête, nous nous rassemblons quelques uns et nous nous arrêtons un moment pour prendre haleine. La nuit arrivait.

Dans une maison isolée, nous apercevons des hommes, nous nous dirigeons immédiatement vers eux. Il y avait quelques hommes et sous-lieutenant. Après un moment, nous nous portons à l'arrière, l'artillerie se repliait aussi.

Nous couchons de nouveau à Padoux, mais toujours rien à manger. Dans ce village, il y en avait de tous les régiment et le lendemain les quelques gradés qui s'y trouvaient faisaient leur possible pour rassembler les hommes et aller chercher de nouveau le régiment.

Jeudi 27

Nous partons de ce village pour aller rejoindre le régiment à Roville aux Chênes. Nous passons une partie de la première journée dans les ravins, les obus tombaient autour de nous.

A la tombée de la nuit, nous allons rejoindre le régiment. Ce fut une mauvaise nuit, nous passèrent la nuit dans un jardin, l'ennemi était prêt. Vers 1 heure du matin une patrouille ennemie vint tuer une sentinelle à quelques mètres de nous, ce qui occasionna une alerte, une fusillade intense se déclencha aussitôt et la patrouille fut anéantie. Au petit jour, il y avait le plus grand calme.

Vendredi 28

Vers les 8 heures du matin, tout le 86^{ème} était rassemblé autour d'un château dans un vaste parc croyant que l'ennemi veuille essayer de nous reprendre le village.

Tout à coup, les obus tombaient avec un fracas épouvantable autour de nous et faisaient des ravages. Les nôtres se mirent à leur répondre, c'était un bruit épouvantable. Les éclats sifflaient autour de nous et à chaque moment, il y avait quelqu'un d'atteint.

Le village était en feu, les obus incendiaient les maisons. Le 121^{ème} occupait le village. Vers 14 heures, le Colonel de ce régiment vint vers nous pour étudier les positions de l'ennemi car à 16 heures, il devait lancer son régiment à l'assaut. En effet, à 16 heures, notre artillerie commença un bombardement terrible. 75 et 120 inondaient de projectiles les positions ennemies et tout doucement les hommes du 121^{ème} défilaient un par un pour prendre les positions d'attaque. Ce jour là, je vis Firmin pour la dernière fois. Le 86, nous étions derrière un mur tandis que le 121^{ème} s'approchait en rampant, une fois qu'ils furent arrivés à l'endroit désigné, ils s'élancèrent à l'assaut croyant que notre artillerie aurait anéanti l'ennemi qui se trouvait dans ses tranchées. En effet, la tranchée qui se voyait, il n'y avait personne, mais il s'était retirait dans des tranchées qui étaient dissimulées dans un bois et furent accueillis par le feu des mitrailleuses et des fusils. Ils eurent de grandes pertes, les blessés étaient nombreux. Ceux qui pouvaient marcher se portaient à l'arrière, mais malheureusement il en restait beaucoup sur le terrain.

A la tombée de la nuit, nous reçurent l'ordre d'aller coucher dans le village. La fusillade crépitait toujours mais le grondement du canon s'apaisait et pendant cette accalmie, nous nous croyons reprendre une nouvelle vie. La journée avait été dure et nos oreilles nous faisaient mal. Nous couchons dans une écurie.

Voilà qu'au milieu de la nuit, je fus réveillait par un homme qui rêvait et criait à tu-tête « les voilà, les voilà ! » et alla se jeter sur la fenêtre, les carreaux se brisèrent avec fracas, tout le monde se réveillèrent en sursaut. J'étais couché à côté d'un veau et avait peur aussi, il venait danser sur moi. Nous ne tardèrent pas à nous rassurer et passèrent le restant de la nuit tranquille.

Vendredi 28

Le lendemain à la première heure nous nous levons. Et touchons pour la première depuis que nous sommes en guerre du tabac et du frêt. Vers 8 heures, il y eut une distribution de lettres, mais quelle fut ma surprise. Je reçois une lettre du maire de chez moi pour savoir ce que j'étais devenu. Mes parents étaient sans nouvelles depuis plusieurs jours. Et je me figurait leur angoisse. J'écris aussitôt mais presque avec insouciance, car en pensant aux journées passées, je ne croyais jamais sortir intact de cet enfer. Je m'abandonnais me croyant déjà plus de ce monde.

Les obus tombaient de nouveau sur le village de Roville aux chênes. Ce jour-là, nous restons dans le village et nous occupons à préparer quelque chose à manger. Par un hasard, un obus tua un porc. Le partager fut vite fait, c'était à celui qui arriverait le plus vite.

Le déjeuner ne fut pas trop mauvais, à peine eurent nous finit de manger qu'il fallut partir un peu en arrière aller coucher à Romont qui se trouve à 4 kilomètres. Nous y arrivons la nuit. Un peu de café et ce fut tout. Ce soir là, nous recevons 800 réservistes arrivant du Puy.

Le Samedi 29

Dés la première heure nous furent éveillés, le premier travail fut de reformer le régiment.

Cette opération faite, nous allons en réserve un peu en arrière de Roville aux Chênes dans une carrière. Il fallut y rester toute la journée sous un soleil brûlant n'ayant même pas un peu d'eau à boire. Les obus tombaient autour de nous, mais aucun nous fit de mal.

Ce jour-là, le dépôt du 38^{ème} se fit presque anéantir en arrivant. Tous ces pauvres malheureux passaient vers nous emmotionnés ne sachant de quoi nous dire. Leur arrivée n'avait pas était agréable et cependant ceux qui arrivaient du dépôt se c... parmi nous. Ils avaient meilleure figure, nous autres nous ressemblions plutôt à des morts que des vivants et la dysenterie nous torturait, cependant il ne fallait pas se faire porter malade, tout le monde l'était, il fallait suivre.

A la tombée de la nuit, allons recoucher à Romont.

Dimanche 30

Même emplacement que la journée précédente. A la tombée de la nuit, nous nous retirons et allons coucher à Saint Maurice. Encore autres 500 réservistes. La défense nous fut faite d'allumer du feu. Il fallut nous aller coucher s'en rien manger. Cette fois, nous étions à bout de souffle. Nous étions épuisés à bout.

Lundi 31

Dés la première heure, nous reformons les Cies et affectons les nouveaux arrivés dans les sections les moins nombreuses puis nous allons en réserve dans un grand bois un peu en arrière de Romont, nous y restons toute la matinée. Vers 14 heures, les gros obus allemands éclataient tout prêt de nous, l'ordre fut donné d'aller plus loin. A proximité de ce bois, il y avait la voie du chemin de fer qui était encaissée et dissimulée par les arbres, nous en profitons pour nous cacher de la vue de l'ennemi. Après avoir fait environ 3 kilomètres, nous sortons de la voie et prenons un chemin dans le bois. A proximité de ce chemin, il y avait une fosse, des débris des abattoirs qui n'étaient pas couverts et dégageaient une odeur insupportable. Il nous était presque impossible de respirer mais il fallut passer quand même. Après quelques minutes de marche, nous nous trouvons dans la forêt qui est située environ 1 kilomètre en arrière de Rambervillers, nous y passons une partie de la

soirée. Le canon et les mitrailleuses faisaient rages. A la tombée de la nuit, nous regagnons Romont et malgré qu'il y est une très faible distance, à peine si nous pouvions finir d'arriver à notre cantonnement. Beaucoup étaient épuisés de fatigue, qu'il ne pouvaient attendre les distributions et se couchaient s'en rien manger. A cette époque, s'était la cuisine individuelle, chacun se débrouillait à sa manière. Malgré que je suis bien fatigué, je n'allais jamais me coucher sans avoir rien manger. Cependant, il fallait sacrifier une partie de la nuit et le sommeil n'était pas long.

Mardi 1^{er} Septembre

Le 13^{ème} corps passe en réserve d'armée. Il était complètement épuisé. Avions reçu des renforts. L'offensive allemande était brisée.

Du 1^{er} au 11

Nous allons tous les jours à bonne heure dans la forêt de Rambervillers et en revenons la nuit pour aller coucher à Romont.

Le 5, l'ennemi fait une tentative d'attaque pour rentrer dans Rambervillers et arrivait sur la route à rang serrée. Cette manœuvre avait été aperçue. Artillerie et mitrailleuses étaient prêts ! Ils furent accueillis par une vive cannonade et le feu intense des mitrailleuses. Un régiment fut anéanti sur la route de Rambervillers.

Ce soir là, en rentrant à notre cantonnement, nous n'entendions plus qu'un roulement. Tout à coup, la fusillade s'épuisa et surgit le plus grand calme. Encore ce soir, il nous fut expressément défendu d'allumer du feu.

Vendredi 11

Dans la nuit du 11 au 12, nous furent réveillés à 1 heure du matin, il fallait partir ne sachant où nous allions. Après avoir fait quelques kilomètres, nous trouvons de l'artillerie campée dans un champ ainsi que les chasseurs à cheval. Nous faisons encore quelques kilomètres et attendons le jour dans un champ de blé.

Le matin, dès la première heure, il se déclencha une vive fusillade et le roulement du canon. C'était le 98 qui attaquait. Nous étions en réserve.

Le succès obtenu ne fut pas grand, il fut contraint de faire demi-tour avant d'arriver vers l'ennemi. Les morts et les blessés étaient nombreux. A 9 heures du matin, il essaya de nouveau, ce fut la même. Mais hélas, que de pertes il avait eu à déplorer.

Enfin, l'ordre arriva de nous replier un peu en arrière. Cette fois, nous étions à proximité du village de St Maurice.

Toute la journée il tomba de la pluie et nous voyons passer tous les blessés du 98. Ce qui nous faisait guère plaisir, nous disant peut-être dans une heure, deux heures, nous subirons le même sort.

La nuit arrivée, nous rentrons dans le village pour y coucher. Ce soir-là, il nous fut impossible d'allumer du feu en raison de la pluie.

Dimanche 13

Dans la nuit du 12 au 13, à peine furent nous endormis qu'il nous fut donné ordre qu'il fallait

partir. Le 13^{ème} corps était relevé.

Cette nouvelle nous faisait guère plaisir n'avoir rien manger d'une journée et demi. A 1 heure du matin nous partons. Encore la pluie vint augmenter nos souffrances. Ne sachant pas où nous allions. A peine si nous pouvions marcher, cependant que nos sacs n'étaient pas lourds.

A 9 heures du matin, malgré notre malaise, nous éprouvions un certain bien être d'être sorti de cet enfer et de ne plus entendre le canon. A 10 heures, nous arrivons à Taon⁸. Quelle surprise nous trouvions ce que nous voulions à boire et à manger. Ce fut notre première occupation. Les débits furent bientôt envahis.

Ce jour là, j'ai tellement mangé que pendant la nuit j'éprouvais un certain malaise. Nous n'étions plus habitués à manger si bien ; cette nuit nous la passèrent agréable.

Lundi 14

Le lendemain vers 11 heures du matin il fallut partir pour aller nous embarquer. Mais les provisions de vivres étaient faites.

Ce jour là, il nous fallut faire encore 15 kilomètres à l'arrière nous aperçurent beaucoup de changement du début. De grands travaux avaient été exécutés en avant du fort d'Epinal.

Vers 3 heures du soir, nous arrivons à l'endroit fixé, mais toujours la pluie nous tourmentait, nous furent rassemblés dans un pré et y préparèrent un peu de café. Le premier bataillon devait s'embarquer à minuit à la gare que nous étions arrivés gare de Darnieulles. Le mauvais temps nous obligea à aller passer les quelques heures que nous avions à attendre dans un village qui était très prêt. A 3 heures du matin, c'était notre tour de partir.

Mardi 15

Nous voyageons toute la journée, passons à Dijon. Nous voyageons toujours dans un train à marchandise.

Mercredi 16

Dès la première heure, nous arrivons à Paris, nous passons par la grande ceinture.

[...]

Ludovic Preyssat est mort à Verdun en mars 1916. Il était alors 2^e classe et téléphoniste à la C.H.R. (Compagnie Hors Rang) du 86^e R.I.

Nos plus vifs remerciements à Philippe Pagès, descendant de Ludovic Preyssat, qui a aimablement mis ce carnet à notre disposition.

⁸ Lire Thaon.